



LA PLACE....



Ibam fortè viâ sacrâ.

HORACE.

Comment l'appeler? Entre tous ses noms, elle est sans nom, comme ce piédestal est sans statue, cet arc de triomphe sans dédicace et sans héros, ce temple sans Dieu! Entre tous ses noms, lequel accepter? — Celui de Louis XV? On le répudie, et certes je n'y tiens pas: il n'était bon qu'à expliquer que la monarchie eût péri là, relevée de ses scandales par le martyr, et lavant ses souillures au plus pur de son sang. —

Celui de la Révolution? On l'exhume en effet : serait-ce que la Révolution fût toute entière dans ce sang versé sur le pavé où nous sommes, et que ce soit son titre de gloire d'y avoir battu monnaie par la main des bourreaux! — Celui de la Concorde, enfin? Ah! point de dérision dans un tel lieu.... La Concorde! Admirez le spectacle qui nous entoure. Voyez si notre France peut s'accorder dans un sentiment, dans une volonté, dans une consécration. Pourquoi, de tous côtés, ces ruines? ruines d'hier, ruines de monuments qui semblent détruits sans être encore achevés! Pourquoi tous ces amas de pierres qui gisent épars à leur pied? Que veulent dire tous ces échafaudages noircis, que chaque gouvernement qui passe a soin de grandir d'un étage, pour déplacer l'assise que le précédent a péniblement élevée? C'est l'image des quarante ans qui viennent de s'écouler. C'est notre histoire empreinte dans nos travaux suspendus, dans nos créations changeantes. Sur cette place fatale, il n'y a eu de stable que les échafauds. Eux, ils sont restés debout, quinze mois durant.

D'abord, ce fut la statue équestre de Louis XV. On imagina de l'appuyer sur quatre vertus pliées en cariatides, et affaissées comme les esclaves ou les vaincus antiques. Au fait, elles devaient fléchir sous le fardeau de tant de vices et de dépor-

tements. Long-temps, le monument terminé sembla redouter la lumière. Un voile pudique le cachait à tous les yeux. Louis XVI, à la longue, le fit inaugurer. C'était la victime rendant gloire à celui pour qui elle devait payer. Mais l'image profanatrice n'eut pas un long règne. Le monarque qui, en corrompant, jusqu'à la moelle des os, la monarchie de France, n'avait eu qu'une sollicitude, c'est qu'elle vécût autant que lui, ne pouvait pas attendre que ses honneurs vécussent plus qu'elle. A Louis XV succéda, par une mystérieuse justice, la liberté; la liberté d'alors, la liberté au bonnet de Phrygie et à la hache d'airain, la liberté qui promena la mort sur tous les rangs comme Louis XV y avait promené la honte, cette liberté démagogique, ministre terrible de toutes les vindictes du ciel. L'image funeste domina l'échafaud dressé contre son piédestal : c'était la divinité brillant sur l'autel. A la fin, l'autel sanglant tomba. Vint cet homme, né aux flancs de la Révolution pour haïr, combattre, et enchaîner sa mère. Il renversa la liberté, sans qu'on puisse dire s'il détestait davantage les excès qu'elle avait consacrés, ou bien son nom et ses droits. A la place de l'idole abattue, il annonça je ne sais quelle colonne, dont les Parisiens admirèrent un vain simulacre, mais que l'on ne construisit jamais. Plus tard, la

Restauration décréta un monument réservé au même sort. Elle n'en a fait que les devis, les commandes, les fondations, cette enceinte de planches, l'ornement fidèle de toutes nos places publiques, le linceul dont nous semblons, par prévoyance, vêtir toutes nos créations. De loin, vous voyez surgir le piédestal désert, qui étale sur ses parois de marbre le nom de la charte écrit au charbon, et porte sur son socle blanc un drapeau tricolore. C'était bien la peine que Charles X, le lendemain de l'expédition d'Espagne, à la tête des grands corps de l'état, au milieu de toutes les pompes de la religion et de la victoire, vint poser la première pierre d'un monument expiatoire aux mânes du roi martyr! Ces pompes, ce vœu, ce roi et sa monarchie, tout a disparu. A la place, il y a le drapeau tricolore. Mieux avisés aujourd'hui, nous ne paraissons pas avoir encore de parti pris pour remplacer Louis XV, ou Louis XVI, ou la Liberté. Ces pierres d'attente, ces planches, ces blocs à demi taillés, une ruine enfin, tout cela a des chances de durer.

L'instabilité de ce lieu s'est étendue à tous les édifices dont l'aspect le décore. Les regards ne peuvent nulle part se réfugier sur quelque chose d'achevé. Devant nous, se déploie le vieux manoir des rois, seul immuable, parce qu'il n'est point de notre âge. Les Tuileries forment la li-

mite du Paris antique et du Paris moderne, des anciennes mœurs et des nouvelles, la limite de deux mondes. Caravansérail fidèle de la puissance, tous les gouvernements y ont trouvé tour-à-tour l'hospitalité, la Convention, l'Empire, la royauté ancienne, la nouvelle, sans que ces murailles noires de siècles prissent l'empreinte des révolutions qu'elles ont abritées. La trace d'un boulet de juillet 1830, profondément marquée sur une des colonnes, a rendu des réparations nécessaires. Il fallait que le palais séculaire gardât une cicatrice de nos combats.

A notre droite, le Palais des Députés est en construction. C'est au sein de la demeure des Condés que la tribune s'élève. La Révolution bâtit sur une première pierre que M. de La Bourdonnaie a posée. Là, une monarchie a été abattue, une autre élevée. La vieille salle a pris ce moment pour s'écrouler. Le quai et tous ses abords sont chargés de décombres; et l'Hôpital, d'Aguesseau, Montesquieu, que nous avons vus, il y a quelques années, inaugurés sur les degrés, montrent déjà un front vert de vétusté, comme si, pour des sages même de pierre, des années telles que les nôtres pesaient du poids des siècles!

Plus loin, l'arc triomphal de l'Étoile sait-il encore quels triomphes il sera chargé de raconter à l'avenir? D'abord, c'était Wagram; depuis, ce fut

le Trocadéro. Aujourd'hui, à la place de la gloire, c'est la statistique qu'il est question de consacrer. Un rapport, que j'ai vu au Moniteur, parle de charger le monument colossal des statues de nos quatre-vingts chefs-lieux. Ce sera une leçon de géographie bien chère à donner à nos enfants. Jusqu'ici les arcs de triomphe servaient à l'histoire, mère féconde des grands préceptes et des grands services. A la vérité, les derniers mots n'en sont pas dits. Toutes ces Cybèles monotones, qu'on projette, se transformeront, j'espère, en guerriers ou en législateurs illustres. Le marbre a dû, de nos jours, se plier à changer souvent de vocation et de destinée. Qui pourrait dire quels Mutius Scévola, quels Horatius Coclès de pierre ou d'airain sont devenus ensuite des Césars, qui, se convertissant dans leur âge mur, se disposaient à édifier nos églises, changés en saints et en apôtres, quand la révolution de 1830 a ouvert, devant leur ambition ranimée, des carrières nouvelles!

Voyez à gauche la Magdeleine! D'abord, ce sont les architectes qui tournent et retournent ses fondations. Ensuite, ce sont les gouvernants. Dévots un jour à la religion, un autre à la victoire, tantôt à des fictions, tantôt à des souvenirs, ils n'ont pas su donner à une simple église plus d'assiette qu'à nos lois. Aujourd'hui, le tour

du temple de la gloire est revenu. Vaine et ambitieuse folie! On ne refait pas Rome et la Grèce après deux mille ans. L'Olympe antique fut une création heureuse, parce que c'était un effort de l'humanité pour arriver jusqu'au trône de la Providence, et qu'on peuplait l'univers de ce Dieu qu'on ignorait. Nous, c'est pour le bannir de l'univers et suppléer à ce vide immense, que nous inventons des allégories sans enthousiasme, des fictions sans foi, des apothéoses sans magie. Mais on ne fait pas de la mythologie avec des décrets de l'Empire. On n'en ferait même pas avec ses trophées. Notre temple de la gloire, s'il s'achevait, resterait désert. Il n'aurait ni un peuple, ni des pontifes, ni des dieux.

La place immense, d'où la vue s'étend sur toutes ces constructions, témoignages à-la-fois de la grandeur et de la fragilité de nos desseins, pourrait être la plus magnifique perspective de l'univers. Son aire est si vaste, ses proportions si régulières et si nobles! Ajoutez ce jardin royal de Lenôtre, ces Champs-Élysées dignes de leur nom, ce fleuve aux détours superbes, ces ponts élégants, ces palais rapprochés, ces dômes lointains! Où trouver ailleurs plus de splendeur et de beautés? Mais non: cette place délabrée, avec les bornes à demi enterrées et oisives qui l'obstruent, les échafaudages qui l'entourent, celui

qui la coupe et la domine, frapperaient de tristesse le passant même qui ne saurait pas que chaque pavé qu'il foule peut lui raconter la chute d'un roi, d'une reine, de princesses rêvées, de femmes brillantes, de jeunes filles mariées à l'échafaud, de capitaines, de citoyens illustres, de toute l'élite d'un grand peuple. Et comment l'ignorer? Il y a sur ce sol extraordinaire, je ne sais quel sceau de tous nos malheurs. L'été, un soleil ardent vous dévore: c'est le désert; c'est une vue de Thèbes ou de Palmyre. Pour qui le désert ne s'est-il pas peuplé mille fois de toutes les victimes qui y furent moissonnées par la faux impitoyable? L'hiver, la brise règne sans obstacle; on marche au milieu de la tempête. Comment ne pas se souvenir de ces autres tempêtes qui ont consommé tant de destructions? Pour mon compte, jamais je n'ai traversé le théâtre de ces affreuses scènes, sans assister de nouveau au drame horrible que pourtant je n'ai pas connu, qui a précédé de plusieurs années mon berceau, mais qui pèse sur mon âme de Français et sur ma raison, comme si nous avions tous notre part de tous ces parricides, ou bien qu'en me vouant à la discussion des intérêts de mon pays, j'eusse contracté plus qu'un autre citoyen l'obligation de défendre la liberté française contre toutes les difficultés et tous les périls amassés sur elle par

ces coupables, par ces affreux débuts. Là, elle a laissé à son passage comme une traînée de sang vive, ineffaçable, qui saisit en quelque sorte à-la-fois l'œil et la pensée. Là, s'est accomplie la plus effroyable et la plus longue hécatombe humaine dont se soit flétrie l'histoire des nations civilisées, exemple terrible des voies où se précipite un peuple qui se méprend à ce grand nom de liberté, et en poursuit l'image dans les révolutions, la république, la puissance populaire, au lieu de la chercher dans les progrès du temps, l'ordre et les lois. Là, une démocratie victorieuse, incapable par cela même de lutter contre ses passions déchaînées, incapable de se pacifier, de se régir elle-même, et poussée dès lors à prendre les têtes pour avoir les patrimoines, a précipité ses flots sur ses flots, noyant dans l'abyme, comme une vaine épave, la société ancienne tout entière, et confondant avec elle, dans un même naufrage et une ruine commune, les promoteurs, les chefs, les amis, les soutiens de la révolution même. Là, nos pères ont vu la magistrature antique, le parlement en corps, les Molé, les d'Espréménil, les Gilbert des Voisins, les Hocquart, les Pasquier à sa tête, disparaître tout entiers dans ce lit de justice de la démagogie. Là, l'administration, la finance, le clergé, la noblesse, sont venus, par charretées de soixan-

taines, apporter leur contingent de mort. Là sont inscrits en lettres de sang tous les grands noms de la France, les Montmorency, les Villeroy, les Béthune, les Mirepoix, les Noailles, les Beauvilliers, les Créquy, les Tonnerre, les Crussol, les Broglie, les Thiers, les Boufflers, les Talaru, les Soyecourt, les d'Estaing, les Saint-Priest, que sais-je? toute cette élite de l'ancienne monarchie, dont assurément le long empire n'avait pas été sans reproche, qui avait mêlé bien des désordres à bien des travaux, à bien des progrès, à bien des conquêtes, mais qui, marquant dans l'histoire du monde par beaucoup de corruption, y marquera par encore plus de gloire. Là, le tiers-état eut aussi sa dette de sang à payer : tout ce qui se distinguait de la multitude par la richesse ou le mérite fut livré là aux Procustes populaires. Qui ne sait quelle foule de banquiers, de jurisconsultes, de notaires, d'écrivains se pressent sur les listes des proscrits immolés là? Les lettres et les sciences demandent à ce pavé muet Chénier, Roucher, Linguet, Thouret, Lavoisier, divisés de leur vivant, réunis par la mort. La vertu ou le talent ont été frappés là sur les Malesherbes et les Vergniaux, sur les Lachalotais et les Gensonné, sur les Magon-Labalue et les Brissot. La victoire ne fut pas plus respectée que l'éloquence et la vertu. Là, l'armée vit périr ses chefs des rangs

divers : Custine et Houchard, Westermann et Biron, Dillon et Ronsin, Lamorlière et Beauharnais, La Valette et Luckner, arrachés aux combats pour donner leur vie sur ce champ de bataille où il n'y a qu'une chance, la mort ; qu'un adversaire, le bourreau ! Là, Charlotte Corday expia son crime héroïque, madame Élisabeth ses royales, ses angéliques vertus, la malheureuse Dubarry ses joies et ses honneurs infames. Là, toute la cour, les duchesses du Châtelet, de Grammont, d'Ayen, les maréchales de Biron, de Noailles, de Lévy, se rencontrèrent avec la jeune Camille Desmoulins, avec la veuve d'Hébert, avec la femme forte de la république, avec madame Roland, dans ce pêle-mêle de l'échafaud. Là, périt le roi. Le roi paya pour toutes ces illustrations, ces croyances, ces traditions du passé dont il était le représentant auguste, et sa patrie a payé de quarante ans de misères l'holocauste parjure. Le vieux pacte social sur la foi duquel un peuple a long-temps vécu, ne se déchire pas, sans que le sol ne tremble jusques aux fondements.

Peut-être y eut-il un attentat plus grand encore. Un roi en définitive, c'est un homme. Quand il naît, il sait qu'il pourra mourir de la main des hommes. Le fer des combats peut l'atteindre. La haine et la révolte ont mille chemins battus pour arriver à sa vie. Dans le jeu

des destinées humaines, il met ses jours sur la carte où le sort a mis un royaume. Mais des femmes! Mais la reine! Mais Marie-Antoinette, cette princesse, arrivée au sein de la France parmi tant d'hommages, entourée d'abord de tant d'amour, faite pour régner par la magie de la grâce et de la beauté, plus que par la majesté du rang suprême! Et sur cette terre de chevalerie et d'honneur, elle ne trouve, au lieu de la brillante et douce hospitalité du trône, que des calomnies, des insultes, des périls renaissants, enfin des fers, un cachot, puis la mort; la mort affreuse, la mort des criminels, la mort sur le tombereau infâme, la mort là, en face du palais des rois, l'œil sur la demeure auguste où elle a régné, où ses enfants ont grandi pour régner à leur tour, lieux remplis long-temps des enchantements de la puissance, des illusions de la jeunesse, de ces grandes promesses de la France, de qui l'adoption semblait être le bonheur et la gloire! Tout a disparu. Le talisman est brisé. Il reste des murailles muettes, une populace furibonde, et un échafaud. Qui dira tout ce qui s'est passé dans cette âme et si haute et si tendre! Quels flots de mépris s'en épanchèrent sur ce peuple insensé qui appelle tout cela de la liberté, qui plie sous d'ignobles tyrans, et se console d'avoir pour maître le bourreau, parce que les plus illustres têtes

sont courbées sous le niveau de fer! Enfin le tombereau s'est arrêté. Marie-Antoinette jette un dernier regard autour d'elle. Là le trône; ici.... Reine, c'est le trône encore. Vous êtes plus grande que vos assassins. Montez les degrés avec votre majesté calme et fière. Eux, ils n'auraient pas votre courage; eux, ils trembleront devant Dieu, ils rougiront devant les hommes! Ah, sans doute, à ce moment suprême, une espérance lui est apparue tout-à-coup, non plus l'espérance divine qui la soutenait jusque-là, mais l'espérance de la terre. — Un bras vengeur va se faire voir! du sein de la foule, un cri va se lever! De tous ces hommes qui l'admiraient naguère, qui étaient à ses pieds, qui auraient mis l'orgueil et la félicité de leur vie dans un de ses sourires, quelqu'un va s'élançer! — Où donc sont-ils tous? Quoi! dans notre France, pas un homme ne sera mort pour la reine, pour Marie-Antoinette, pour la plus noble des femmes et la plus belle! Pas un! tout fait silence. Je me trompe: voilà un cri... Un cri de joie et de triomphe.... Elle n'est plus! Malheureux peuple! elle sera vengée, et avec elle ces milliers de têtes innocentes tombées là sous ta rage désastreuse. Dans quelques jours, reviens contempler un nouveau sacrifice, celui de la Gironde, menée là presque tout entière, la Gironde, coupable d'avoir voulu

comme toi la république que nos mœurs repoussent, et d'avoir voulu avec toi le régicide, contre lequel sa conscience criait. Plus tard, ce sera la Montagne même que tu verras apporter ici son tronc déchiré; tu regarderas avec stupeur la Convention faisant justice d'elle-même, se décimant pour complaire aux clubs, envoyant là par coupes réglées des bandes de ses législateurs homicides, un jour, les Anacharsis-Clootz et les Chabot, un autre les Chaumette et les Danton, jusqu'à ce qu'enfin les monstres qui ont servi d'instrument à la Providence pour châtier tous ces monstres, poussés par une force inconnue, viennent à leur tour porter là leur tête condamnée, et que les survivants de Robespierre, les Couthon, les Saint-Just, les Henriot, ferment eux-mêmes la longue procession de leurs victimes! Mais, peuple infortuné, tes tyrans tombent et non pas la tyrannie. Tu passeras de servitude en servitude; et, à cette même place, quelque jour, un autre spectacle t'attend. Là, toujours là, s'élèvera un autel autour duquel viendront, à la tête de leurs bandes victorieuses, tous les rois de l'Europe conjurée, bénir Dieu de t'avoir vaincu et de t'avoir châtié. Ce sera la messe de la fédération des rois, et il se trouvera encore dans ton sein des voix promptes à célébrer la victoire de l'étranger. Les monarques, dont le bras vengeur aura brisé les

aigles, démembré l'empire, dévasté ses trophées, s'entendront remercier tout haut par des voix françaises, les voix de politiques lauréats d'alors, lauréats d'aujourd'hui, de leur *patriotisme européen*. Après la servitude, Dieu nous envoie la honte. Et tout cela se tient dans les conseils de la justice qui régit les choses humaines. La démagogie et ses crimes nécessaires nous ont poussés, comme un troupeau épouvanté de lui-même, sous la verge du despotisme; le despotisme, contraint, pour se faire suivre, de nous mener de triomphe en triomphe jusques aux bouts du monde, soulève le reflux de toutes les nations comme de tous les rois, tombe écrasé sous le flot terrible, et nous laisse en proie à la conquête.

Ainsi, la révolution revient trouver les fourches caudines à son berceau. C'est ici même qu'elle avait commencé son cours; ici, au Pont-Tournant, que s'étaient allumés les foudres du 14 juillet; et voilà son char ramené par la fortune irritée au point de départ! Ici, à la voix d'un peuple en démence, la Raison célébra ses rites en même temps que la Terreur ses sacrifices. Et, au même lieu, le même peuple verra cette religion de ses pères qu'il avait bafouée, cette royauté qu'il avait proscrite, déployer victorieusement leurs pompes expiatoires, et inaugurer des monuments vengeurs!